

ment il ne venait plus aucune recrue aux corps indigènes, mais on signalait des désertions significatives, et on percevait parmi nos fidèles alliés, les Douairs et les Smélahs, la trace des efforts d'Abd-el-Kader pour les détacher de nous. C'est à ce moment que Kaddourben-Morfi, le superbe agha des Borjias, répondait à sa mère qui le pressait de quitter le parti des chrétiens : « Si je me livre à Abd-el-Kader, mes jours sont comptés », et en obtenait cette réplique, digne d'une femme de Sparte : « Eh bien, mon fils, tu mourras musulman. »

J'étais plein d'ardeur, de joie et de confiance en quittant Oran, et j'aurais voulu trouver, à mon premier temps de trot, une aventure de guerre qui me couvrirait de gloire. Notre première étape fut presque doublée par la nécessité de rejoindre le peloton de chasseurs d'Afrique qui, parti d'Oran au petit jour, avait pris quatre lieues d'avance sur nous. Arrivé au bivouac, je fus dans un grand embarras. Je n'avais pas pensé à assurer ma subsistance pendant la route. J'avais mis de quoi déjeuner dans ma besace, mais le soir, il ne me restait plus qu'une croûte de pain de munition. J'étais, avec mon maréchal des logis nommé Tubœuf, le seul Français du peloton. Et Tubœuf, avec qui je devais plus tard faire bon ménage, n'éprouvait encore aucune tendresse pour moi. Il me prenait pour un propre-à-rien. Quant au lieutenant Habaïby, officier très fantaisiste, il ne descendait pas à ce menu détail de la nourriture d'un brigadier. Enfin, les cavaliers indigènes avaient, selon la mode arabe, apporté leur rouina. C'est de la farine de blé grillé, délayée dans du lait ou même dans de l'eau, avec du sucre ou même du sel. L'Arabe porte cette espèce de farine dans une petite outre et il en vit pendant de longs jours. Il y a là une des explications de la mobilité extrême de ces cavaliers que nous ne pouvions jamais atteindre, empêtrés dans nos convois de biscuit, de riz, d'eau-de-vie, sans compter notre viande sur

pied. Il y avait bien les sous-officiers des chasseurs d'Afrique, Français comme moi ; mais je n'en connaissais aucun. A Mostaganem, mon père m'avait défendu de fréquenter les sous-officiers, et je portais la peine de ma réserve passée envers ces hommes devenus mes supérieurs. Enfin, l'un d'eux, nommé Sustrac, me voyant errer, vivante image de la faim, me prit en pitié et m'offrit la moitié de son dîner.

La nuit fut dure. A la bonne chaleur du jour avait succédé une petite pluie froide et persistante qui venait transir mes membres, recroquevillés sous le burnous rouge. Puis, il fallut courir après les chevaux échappés, aller relever les sentinelles, aller surveiller les gardes d'écurie. Bref, mon enthousiasme était un peu entamé, et je me rendis compte que tout n'est pas rose dans le métier militaire. Mais le soleil du matin fit s'évaporer, à la fois, les tristesses de mon cerveau et la pluie de mon burnous, et bien calé au fond de ma selle arabe, je me retrouvai dans les bonnes dispositions de la veille, lorsque mon père, arrivant au-devant de la petite colonne, nous rencontra à la fontaine d'Aïn-Sdidia, limite de son territoire. Je vis son regard s'arrêter d'abord sur ma manche, où les galons de laine lui dirent ma bonne conduite, puis m'envelopper de l'éperon au turban. J'étais bien campé sur mon cheval. Ma tenue était correcte et réglementaire, et je lus dans son œil qu'il était content de moi. Derrière lui, mon frère, qui lui servait d'officier d'ordonnance, déjà ravagé, hélas ! par les atteintes de la maladie qui allait nous l'enlever.

Une fois à Mostaganem, mon père exigea que je fisse exactement mon service ; mais près de lui tout m'était doux et facile.

Peu de jours après, la marche audacieuse du Prince royal et du gouverneur général donnait, comme il était facile de le prévoir, le signal de la guerre. Elle surprit le maréchal Vallée, qui s'était endormi sur le succès de

Constantine. On s'était contenté de creuser à travers la Mitidja un fossé : le fossé Berthois, du nom du général du génie qui avait dirigé les travaux. Ce fossé avait le désavantage de paraître tracer une limite à notre occupation, par conséquent d'encourager les Arabes et de décourager les colons. Les débuts de la campagne ne furent pas heureux pour nos armes : la Mitidja fut envahie et mise à feu et à sang. Dans l'Ouest, c'est-à-dire de notre côté, l'Émir avait confié à ses khaliffas, Mustapha-ben-Thami et Bou-Hamedi, la conduite des opérations. Ce fut là où était le danger, c'est-à-dire du côté d'Alger, qu'on dirigea les premiers renforts. Et Mostaganem resta réduit à sa garnison ordinaire : un bataillon du 15<sup>e</sup> léger récemment arrivé de France, sous les ordres du commandant Dronchat. Le bey Ibrahim, lassé d'un titre purement honorifique, était allé vivre à Alger de la pension de six mille francs que lui faisait le gouvernement. Et ses compagnies turques avaient été licenciées. Avec leurs débris, mon père composa pourtant une sorte de milice indigène qu'il confia à un coulougli nommé Hadji-Ahmed, homme très sûr, mais très téméraire. Il rappela à sa petite garnison l'ordre, très précis et très clair, qui indiquait à chacun son emplacement et son rôle, en cas d'alerte de jour ou de nuit.

La moitié du bataillon de ligne garnissait les blockhaus jetés en avant de la place, du côté de l'ouest, et notamment la redoute des Michels, tout récemment construite. L'autre moitié formait une troupe disponible, sous la main du commandant de la place. Notre côté faible était l'ouest, dans la direction de Mazagran, situé à une douzaine de kilomètres, sur la crête des collines qui s'écartent peu à peu de la côte. Là, il y avait une trouée que rien ne défendait. Deux routes conduisent de Mostaganem à Mazagran : la route supérieure, qui longe la crête du plateau, à travers des jar-

dins enclos de haies impénétrables de figuiers de Barbarie ; et la route inférieure, qui suit la base du plateau et aboutit à la partie basse de Mazagran, laissant entre elle et la mer une large plaine, garnie à cette époque d'ajoncs et de genêts.

Nous restâmes sur le qui-vive plusieurs jours, dépourvus de renseignements, sans ressource pour payer des espions, et réduits aux rumeurs suspectes qui circulaient parmi les Arabes établis dans les mesures des faubourgs. Nous nous gardions du mieux que nous pouvions, nous et notre troupeau, objectif ordinaire des premières attaques. Les blockhaus, et surtout la redoute des Michels, nous servaient de vigies, en hissant des drapeaux dès que les cavaliers ennemis se montraient dans la zone qu'ils étaient chargés de surveiller, et il était rare que les drapeaux ne fussent pas hissés en même temps dans différentes directions. En montant sur la terrasse de sa maison, mon père pouvait surveiller, comme du centre d'un panorama, toute la région confiée à sa garde, et à l'ouest, notamment, il apercevait dans le lointain Mazagran, accroché à sa colline.

Le vendredi 13 décembre 1839, l'ennemi fut signalé partout de grand matin, en forces tout à fait disproportionnées avec les nôtres. Il se montrait entreprenant, surtout du côté de l'ouest, et faisait mine de venir nous provoquer jusque sous nos murs. La milice indigène sortit la première, une centaine d'hommes tout au plus, et sans même attendre d'ordres ; prenant la route supérieure, utilisant les clôtures des jardins qui la garantissaient des chevaux, elle s'élança dans la direction de Mazagran et engagea résolument le feu avec l'ennemi, qui manœuvra aussitôt pour s'interposer entre elle et la place et lui couper la retraite par la route inférieure.

Bien que le combat se fût engagé contre ses instruc-

tions, mon père ne voulut pas laisser écraser cette hardie petite troupe et, prenant les deux compagnies d'élite et une compagnie du centre du bataillon du 15<sup>e</sup> léger, se faisant éclairer par ses spahis et ses chasseurs, il sortit de Mostaganem pour aller à son secours. Nous emmenions, pour toute artillerie de campagne, une petite pièce du calibre réformé 3, trouvée par hasard dans les magasins, remontée et rafistolée par le lieutenant Narrey, et attelée avec des chevaux du train. L'ennemi parut se mettre en retraite devant nous, sur Mazagran. Puis, quand il nous jugea assez avancés, il exécuta un second mouvement tournant, comme pour la milice indigène. Cela devenait sérieux, car nous étions attaqués en tête et en queue. C'était le moment de faire usage de l'artillerie. Mais, au deuxième coup, la maudite pièce de 3 se renversa toute disloquée, les roues en l'air. Profitant très habilement du léger désordre que causa cet incident, les Arabes nous chargèrent.

Heureusement, la route était étroite, resserrée entre un ravin et un fourré dans lequel la compagnie de carabiniers se jeta, pour soutenir d'un feu nourri la charge à fond que fournirent spahis et chasseurs. Dans ce court moment de confusion, mon père avait dû donner de sa personne. Il courut des dangers sérieux et eut une épaulette enlevée. Il tint dans sa position dégagée, assez longtemps pour permettre à la milice indigène d'exécuter sa retraite. Elle avait perdu la moitié de son effectif et son chef. Elle avait brûlé toutes ses cartouches. Mais elle s'était admirablement défendue et avait fait beaucoup de mal aux Arabes. Je regrettai surtout, parmi ses morts, un vieux coulougli nommé Zouaoui, portier de la ville, homme précieux qui venait tous les soirs nous apporter le compte rendu exact des entrées et des sorties, en gens, en bêtes et en denrées, et les renseignements qu'il avait pu recueillir en causant avec les Arabes.

Si la journée du 13 décembre ne fut pas un succès, du moins elle contint l'ennemi, qui disparut pendant la nuit, et attira l'attention de l'autorité supérieure sur la faiblesse de la garnison de Mostaganem. Le maréchal Vallée prescrivit une défensive énergique, ordonna l'occupation de Mazagran, comme poste avancé, et la construction d'une redoute entre Mazagran et la crique de la Salamandre, afin que Mostaganem fût défendue par une ligne ininterrompue d'ouvrages. La garnison fut augmentée de trois nouvelles compagnies d'infanterie, deux compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique (les Zéphyr), destinées à l'occupation de Mazagran, et une compagnie de fusiliers de discipline, chargée de la construction et de la défense de la nouvelle redoute. Ces trois dernières compagnies n'entrèrent même pas en ville. Mon père alla de sa personne les installer sur les points qu'elles devaient occuper. Les disciplinaires eurent vite fait de creuser les fossés et d'élever les remparts de leur redoute. Pour Mazagran, ce fut une autre affaire. Le génie local dut envoyer ses plans et projets à la direction d'Oran, qui dut les expédier à la direction supérieure d'Alger, où ils étaient encore lorsque se produisit le fameux fait d'armes qui devait illustrer le nom de ce village.

Mazagran est, je l'ai déjà dit, bâti en amphithéâtre. Il se terminait, au sommet de la colline, par une maison à terrasse, un peu plus grande et un peu plus solide que les autres, entourée d'une sorte d'esplanade qui ne permettait pas d'en approcher à couvert. Mon père la fit mettre en état de défense provisoire. Il fit, en outre, séparer, par un retranchement, du reste du village, les maisons réservées à l'établissement militaire. Comme il n'y avait pas de service administratif organisé, les Zéphyr étaient obligés d'envoyer, tous les deux jours, des corvées à Mostaganem pour les vivres. Mon père ordonna qu'ils eussent toujours quatre jours de vivres

en réserve. Enfin, il envoya à Mazagran un petit canon qui était sans emploi à l'arsenal de Matamore, et le fit approvisionner de coups à boulets et à mitraille. L'avenir allait démontrer la sagesse de toutes ces précautions, qui furent combattues, comme de juste, par les administrations du génie et de l'artillerie, jalouses de leur spécialité.

La fin de décembre et le mois de janvier 1840 s'écoulèrent dans ces occupations, entrecoupées d'alertes continuelles. Le 31 janvier, notre petite cavalerie eut même un engagement assez sérieux avec les Arabes. Ce jour-là, mon pauvre frère fut pris d'une syncope et rapporté, évanoui, à la maison. Il dut cesser tout travail.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> février, mon père alla visiter ses avant-postes, s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres, et prescrivit à la garnison de Mazagran d'envoyer, le lendemain, une corvée à Mostaganem pour rapporter, outre les vivres de supplément, une provision double de cartouches de réserve. Cet ordre fut exécuté dans la journée du 2 février.

La légende veut qu'il n'y ait eu à Mazagran que 123 hommes du 1<sup>er</sup> bataillon d'Afrique. C'est une erreur de la légende. L'effectif des combattants s'élevait à 144 hommes, y compris 4 sapeurs du génie. Il y avait deux compagnies commandées, l'une par le capitaine Pellieux, l'autre par le capitaine Lelièvre. Du reste, peu importe quelques hommes de plus ou de moins. Il y eut une telle disproportion entre les assaillants et les défenseurs que la gloire de ceux-ci reste la même.

Le 2 février, le capitaine Pellieux, commandant par droit d'ancienneté les deux compagnies, tomba malade et vint à l'hôpital de Mostaganem. Et c'est ainsi que le commandement du poste passa entre les mains du capitaine Lelièvre, qui eut, sinon tout le mérite, au moins tout le profit de cette mémorable défense. Il n'avait pas huit mois de grade quand il fut nommé chef de

bataillon au 1<sup>er</sup> de ligne, pour action d'éclat, et son nom ne figura même jamais dans l'annuaire, sur la liste des capitaines. Avec un peu d'esprit de conduite, il aurait pu asseoir la plus brillante carrière sur un fait d'armes qui eut un retentissement colossal. Il s'arrêta au grade de chef de bataillon, quitta obscurément l'armée et ne fit jamais plus parler de lui.

C'est surtout à l'énergie, au courage, au dévouement des deux lieutenants des compagnies; c'est à la confiance qu'ils inspiraient à leurs soldats; c'est au sentiment du devoir qu'ils surent faire passer dans leur cœur qu'il faut attribuer le glorieux succès, remporté par une poignée d'hommes sur une véritable armée d'environ 15,000 combattants fanatisés, enflammés par de récents succès et sûrs de vaincre.

L'un s'appelait Magnien. Il remplaçait le capitaine Pellieux. Petit, chétif, le visage couturé par la petite vérole, il s'amusa lui-même de sa propre laideur. Un jour, rencontrant un officier qui arrivait de France, il l'aborde, le salue, le comble de politesses, l'emmène au café, l'invite à dîner. L'autre, surpris de tant de prévenance, lui en demande la cause. « Ah! mon cher camarade! répond Magnien, vous venez me relever d'un poste que j'occupais depuis longtemps; j'étais l'officier le plus laid de la garnison; maintenant, j'ai au moins un suppléant. » C'était, d'ailleurs, le type de l'officier des corps de punition: correct, rompu au métier, zélé, intelligent et énergique.

L'autre lieutenant s'appelait Guichard. Un grand diable, bohème, ayant pris les allures et les mœurs du milieu dans lequel il vivait, mais pourvu de qualités et d'instincts militaires de premier ordre. Le duc d'Angoulême, qui l'employa plus tard, en faisait le plus grand cas et regretta bien souvent, devant moi, que les vertus privées de ce brave soldat ne fussent pas à la hauteur de ses vertus militaires.

Le 2 février, Guichard était venu à Mostaganem avec ses hommes de corvée. Il manqua leur départ, passa joyeusement la soirée et rentra tout seul à son poste, au milieu de la nuit. Les Arabes arrivaient sur ses talons.

Ce fut le 3 février, au petit jour, que commença l'attaque furieuse dirigée par toute une armée contre Mazagran. Elle se poursuivit jusqu'au 5, au soir, durant ainsi trois jours et deux nuits. Elle fut si prompte et si inopinée que les assaillants envahirent le village tout entier et arrivèrent jusqu'au pied de l'enceinte du poste, avant que ses défenseurs eussent soupçon du danger immense qu'ils couraient. Mais ils arrivèrent à temps à la parade ; et l'ennemi, qui ne se composait guère que de cavalerie, se retira bientôt hors de la portée des balles.

Alors le khaliffa Ben-Thami, qui commandait en personne, fit mettre à bonne portée deux pièces d'artillerie en batterie, pour battre le poste en brèche. Du haut de la terrasse de la maison mauresque, la petite pièce française commença à répondre, mais lentement, réservant sa mitraille en vue d'un assaut, et mal établie à ce point qu'on avait dû l'attacher avec des cordes, pour que le recul ne la jetât point en bas.

Ce matin-là, précisément, j'étais de patrouille avec quatre spahis du détachement. J'avais à peine dépassé d'une centaine de pas les murs, quand je vis arriver un de nos cavaliers auxiliaires, qu'on avait admis au service des reconnaissances, pour leur faire gagner un secours pécuniaire de quinze francs par mois. Il venait me prévenir que la plaine était inondée d'Arabes et qu'il fallait rebrousser chemin au plus vite. Je courus avertir mon père qui monta sur sa terrasse d'où, avec une lunette d'approche, il apercevait Mazagran et la fumée des coups de canon. Il fit aussitôt battre la générale et sortit avec ses troupes disponibles. Mais ayant constaté

par lui-même, l'avant-veille, que Mazagran pouvait tenir plusieurs jours, il se borna à une démonstration, qui avait pour but de faire une diversion et d'attirer les Arabes sous le canon de la place.

Nous étions en relation avec le poste attaqué, le jour, par des drapeaux, et la nuit, par des fusées. La journée du 4 fut la répétition de celle du 3. On tira du matin au soir. Le feu de l'ennemi ne se ralentissait pas ; mais Mazagran signalait de son côté que sa situation n'empirait pas. Dans la sortie qu'il fit ce jour-là, mon père s'aperçut que, comme au 13 décembre, l'ennemi manœuvrait pour l'attirer loin de la place, afin de l'envelopper par des forces écrasantes. Il résolut de lui infliger une leçon. Dans la nuit, il fit organiser par le capitaine Palais, commandant l'artillerie de la place, ce qu'on pourrait appeler une batterie de fortune, composée de six pièces de calibre différent, servies par des canonnières gardes-côtes. On y attela, avec des traits de corde, des chevaux de cavalerie. Cette artillerie n'aurait pas pu manœuvrer en rase campagne ; mais mon père ne lui demandait que de frapper un coup vigoureux, et de se retirer ensuite. Pendant cette nuit, les fusées de Mazagran nous apprirent que la petite place était vigoureusement attaquée. Mais à l'aube, son drapeau flottant fièrement au vent nous révéla qu'elle tenait toujours bon.

Toute la garnison de Mostaganem devait sortir, excepté les malades ; mais mon père tenait à ramener une troupe en assez bon état pour pouvoir recommencer le lendemain, si besoin était. Pendant la matinée, il ne montra à l'ennemi que quelques pelotons, tirillant timidement, à l'abri des deux pièces à longue portée du fort de Bab-el-Djerad. Mais à trois heures de l'après-midi, il porta rapidement en avant le bataillon du 15<sup>e</sup> léger, précédé d'une ligne de tirailleurs formée par les spahis et les chasseurs d'Afrique. On nous avait

démontés pour donner nos chevaux à l'artillerie, et parce que cinquante cavaliers n'avaient rien à faire en face de masses ennemies. Quand les Arabes, accourus au-devant de cette petite troupe, parurent à bonne portée, le bataillon, s'effaçant, démasqua les six pièces mises en batterie, dont la mitraille produisit un effet considérable. Puis, au lieu de prendre du champ à la poursuite des fuyards, qui auraient voulu l'attirer derrière eux pour dessiner un mouvement tournant, mon père fit rentrer rapidement son artillerie, posta son infanterie sur la route inférieure, à l'abri du cimetière juif, et attendit le retour offensif de l'ennemi. Quand il se produisit, il fut accueilli par les salves du bataillon et par celles des disciplinaires, postés à bonne portée, dans leur nouvelle redoute.

A la nuit, nous nous repliâmes lentement. Les Arabes nous serraient de si près que la compagnie d'élite du bataillon dut garnir la banquette d'enceinte et marier, à travers les meurtrières, sa mousqueterie au feu des pièces de Bab-el-Djerad, qui tiraient à outrance. Ce fut le dernier effort des Arabes. Nous ne savions pas si nous devions nous féliciter de la journée. Nous avions certainement infligé des pertes considérables à l'ennemi ; mais, jusqu'à la fin, il s'était montré très audacieux et nous avait mis hors de combat une cinquantaine d'hommes, dont dix-sept tués, ce qui était beaucoup pour notre effectif restreint.

Après la nuit, entrecoupée de quelques alertes causées par les coups de feu des Arabes, embusqués dans les masures des faubourgs et tirant sur les sentinelles, nous courûmes bien vite examiner à la longue-vue ce qui se passait à Mazagran. Le drapeau flottait toujours au-dessus du fort, et rien ne semblait bouger dans la campagne. Ce fut pour nous un soulagement immense ; car, à toute minute, nous redoutions une catastrophe. Quelques cavaliers auxiliaires, bien choisis et envoyés

à la découverte, revinrent bientôt nous annoncer que Mazagran semblait complètement dégagé, que ses environs étaient tranquilles et qu'il n'y avait plus en vue un seul Arabe. Aussitôt, mon père monta à cheval et, escorté du peloton de spahis et du peloton de chasseurs d'Afrique, il courut à Mazagran. Il trouva l'héroïque petite garnison en excellentes dispositions et la félicita chaudement. L'attaque, si terrifiante de loin, avait complètement échoué. Les deux pièces arabes, mal servies et mal pointées, n'avaient produit aucun effet. L'ennemi avait tenté deux assauts de nuit ; mais sans échelles et sans brèche préalable, il avait été facilement repoussé.

Les deux compagnies avaient, en somme, assez peu souffert. Elles avaient perdu trois tués et quinze blessés. Parmi ces derniers, il y avait un caporal dont je vis amputer la jambe. Ce brave homme, pendant toute l'opération qu'il surveilla lui-même, continua à fumer sa pipe, sans la laisser éteindre. Nous revînmes grand train à Mostaganem, afin de diriger sur Mazagran un convoi de ravitaillement. A l'aller et au retour, nous pûmes nous rendre compte de l'importance du rôle que nous avions joué nous-mêmes dans la délivrance de Mazagran. Les Arabes avaient emporté avec eux leurs morts et leurs blessés. Mais le nombre des chevaux tués indiquait la grandeur de leurs pertes.

La défense de Mazagran produisit un effet considérable en Algérie et en France. Même en tenant compte de l'exagération et de l'engouement, c'est réellement un très beau fait d'armes. Il fait le plus grand honneur à la petite troupe qui l'a exécuté. Mais je le dis avec orgueil, il fait aussi un très grand honneur à mon père, dont l'expérience et la prévoyance n'avaient rien oublié avant l'affaire, et qui, pendant les événements, a dirigé les opérations avec le coup d'œil le plus exercé ; qui a su soutenir le moral de ses soldats, en leur donnant

toujours et partout l'exemple du courage, du sang-froid et du dévouement; qui s'est constamment tenu au poste le plus exposé, cherchant à attirer sur lui l'effort de l'ennemi et dégageant d'autant la faible garnison de son poste avancé.

Le gouvernement, empressé d'obéir à l'opinion, prodigua les récompenses. Une médaille commémorative fut frappée et remise à chacun des défenseurs de Mazagran. Leur drapeau, glorieusement déchiré, fut donné au bataillon d'Afrique et confié à la garde de la 10<sup>e</sup> compagnie, qui l'avait si vaillamment défendu. Enfin, mon père obtint les épaulettes de colonel, auxquelles il avait pour ainsi dire renoncé et qu'il attendait vainement depuis seize ans. Comme beaucoup d'autres militaires de la garnison, j'obtins une citation à l'ordre de l'armée.

Je dois, par respect pour la vérité, noter un épilogue inattendu et réellement extraordinaire de la glorieuse défense de Mazagran. Depuis leur échec, les Arabes, dont les principales forces opéraient dans la province d'Alger, nous avaient laissés fort tranquilles, et le marché de Mostaganem, fréquenté par les tribus avoisnantes, redevint bientôt un centre commercial important. Aussi, quel ne fut pas notre étonnement, au bout de quelques semaines, de constater brusquement une sorte de grève des approvisionneurs! Toutes les transactions cessèrent, comme par un coup de baguette. On fit une enquête, et voici ce qu'on découvrit. Les soldats du poste de Mazagran, les héros de la défense, s'étaient tout bonnement transformés en coupeurs de bourses. Sous prétexte de faire bonne garde, ils attendaient les Arabes à leur retour du marché, les dévalisaient et tuaient tous ceux qui résistaient. Les Arabes, qui, pour venir au marché, étaient obligés de se soustraire aux ordres de leurs chefs, soumis à un pareil régime, s'abstinrent de reparaitre. On remplaça la

compagnie du bataillon d'Afrique, à Mazagran, par une compagnie d'infanterie, et tout rentra dans l'ordre. Mais n'est-il pas curieux de voir les mêmes hommes, qui venaient de soulever l'admiration générale par leur belle conduite, se livrer ainsi à des désordres qui faisaient à notre cause commune plus de mal que leur courage ne lui avait fait de bien? Et n'est-ce pas le cas de réfléchir à cette parole de Napoléon, disant que la discipline est la première vertu du soldat et que le courage ne vient qu'en seconde ligne? Il convient, d'ailleurs, de faire remarquer, à l'honneur de l'armée, que les bataillons d'Afrique sont des corps de punition dont les cadres sont formés de sujets d'élite, mais dont les hommes, sortant tous de prison, ont le sens moral singulièrement perverti.

La joie légitime que devait causer à mon père le succès de Mazagran fut, hélas! mouillée de larmes. Dans le dernier combat, mon frère, qui n'avait pas voulu nous quitter et que je traînais, pour ainsi dire, suspendu après moi, dans la ligne des tirailleurs, car il ne tenait plus sur ses jambes, roula par terre, frappé d'une nouvelle syncope. On l'emporta mourant, et il ne se releva plus. Pourtant, avant d'expirer, il eut encore la force d'accomplir le dernier acte de ses fonctions de secrétaire, et il me dicta le rapport de la défense de Mazagran, avec tant de clarté et de précision, qu'il fut publié tel quel, par les documents officiels.

N.  
L